

Totalitarisme, utopie et la force de l'idéologie comme instrument de direction cognitive

Camelia SOPONARU¹

Résumé: Aucun autre siècle n'a mobilisé tous ses efforts et toute la volonté d'action pour la réalisation des utopies comme l'a fait le XXe siècle. L'histoire de l'humanité a prouvé le fait que toute position utopique est destinée à se réaliser et à la vocation, lorsqu'elle devient une certitude, à transformer le monde et implicitement l'être humain. Parmi les multiples utopies explorées au XXe siècle, les pays de l'Europe de l'Est, y comprise la Roumanie, constituent des témoignages sur ce que l'utopie communiste a effectivement créé. Cet article tente de montrer les effets des utopies, les mécanismes du système de gouvernement totalitaire dans la perspective de François Furet et de Hannah Arendt, le lien entre totalitarisme et la force de l'idéologie comme instrument de direction cognitive.

Mots-clés: utopie, idéologie, totalitarisme, mécanismes du système de gouvernement totalitaire, instrument de direction cognitive

Les utopies apparaissent comme bien plus réalisables qu'on ne le croyait autrefois. Et nous nous trouvons actuellement devant une question bien autrement angoissante : comment éviter leur réalisation définitive ?... Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique moins « parfaite » et plus libre. »

(Nicolas Bergaïeff dans Meilleur des Mondes, de A. Huxley)

Les dictionnaires explicatifs de toutes les langues présentent dans les mêmes caractéristiques le terme d'utopie: « un projet d'organisation politique idéale » ou un « idéal, projet politique qui ne tient pas compte des réalités » ou « toute idée, tout projet considéré comme irréalisable, chimérique » (Dictionnaire Hachette encyclopédique illustré, 1999). Dans le sens courant du terme, l'utopie est un rêve irréalisable, une construction purement imaginaire dont la réalisation est, a priori, hors de notre portée ; « utopique » veut dire impossible.

Thomas More (1516) fut le premier à utiliser le mot « utopie » pour désigner la société parfaite qu'il imaginait. Dans le mot « utopie », la racine grecque *topos*, signifiant *lieu*, est précédée d'une lettre remplaçant aussi bien le préfixe *eu* qui veut dire bien que le préfixe *ou*, la négation. Autrement dit, l'utopie est un bon lieu inexistant. Elle est, dira Jean-Jacques Wunenburger, « la relation de l'imagination historique avec cet ailleurs qui n'est jamais tout à fait nulle part, et qui nous déporte toujours vers du nouveau ».

¹ Universitatea „Al. I. Cuza”, Iași

L'histoire du terme nous précise que les auteurs qui ont créé le mot utopie avaient plutôt pour ambition d'élargir le champ du possible pour l'explorer dans l'imaginaire. L'utopie – « Pays de Nulle Part » - signifie littéralement « en aucun lieu ». Les êtres humains ont cherché au fil des siècles le Pays de Nulle Part et ils ont trouvé des lieux de concrétisation très divers : du Paradis perdu aux merveilleux pays imaginaires représentés comme inaccessibles ou aux systèmes sociaux et politiques qui posent en question la liberté, l'égalité, le pouvoir, le bonheur de chaque être humain. L'utopie comme fructueux effort de l'imagination pour explorer et représenter le possible fascine et effraie à la fois : l'histoire a démontré que la recherche de l'égalité, de la liberté, du bonheur passe souvent par une liberté sacrifiée sur l'autel de la transparence, de la communauté, et d'une coûteuse entente qui impose un bonheur à l'individu, au nom du bien commun.

Au cours des siècles, lorsque l'idée de progrès devient un principe de compréhension de l'histoire humaine, la notion d'utopie apparaît, non plus comme le résultat volontariste de la décision de réformateurs soucieux du bien humain, mais comme ce vers quoi tend l'évolution, le processus historique. De la même manière, l'utopie était vue comme l'horizon de l'Histoire, et il convient d'accélérer le processus pour se rapprocher du règne de la liberté. De nombreux mouvements sociaux, en particulier dans les périodes des grands ébranlements révolutionnaires, sont portés par l'espérance d'un avenir lumineux, de bonheur paradisiaque, même si le siècle qui vient de s'achever nous apprend qu'il n'y a pas de finalité ou de fatalité historique, que l'utopie peut se retourner en son contraire, et le rêve tourner au cauchemar.

Le discours marxiste considère que l'utopie n'est pas la fin de l'histoire, mais la fin de la préhistoire et le début de l'histoire véritable d'un homme renouvelé, libéré, enfin rendu à lui-même. L'entrée dans la perfection résulte d'un processus d'amélioration globale, à la fois inéluctable et perpétuel. Dans «l'ère nouvelle», affirme Anatole France, le principal changement sera que les progrès de la civilisation humaine seront désormais harmonieux et pacifiques et tout ira de mieux en mieux dans le meilleur des mondes.

La génération d'après-guerre prend le relais (R. Bradbury, *Fahrenheit 451*, H. Harriston, *Soleil vert*, I. Levin, *Un bonheur insoutenable*) et parvient, avec le recul, aux mêmes conclusions : l'utopie où l'on force les hommes à être heureux est incontestablement totalitaire et le totalitarisme qui organise l'amnésie collective et l'abolition du passé est terriblement utopique par la perfection qu'il propose.

Dans ces conditions se développent les contre-utopies qui offrent une clé pour déchiffrer le sens profond de l'utopie, ses enjeux, ses menaces, ses dangers. Les utopies sont menaçantes, déprimantes, même inhibitrices, stagnantes parce qu'elles ne laissent pas de place au hasard, à la différence, à la diversité ou aux « divers ». Dans l'utopie tout a été mis en ordre et l'ordre règne partout.

Les utopies restent controversées : certains penseurs considèrent les utopies comme des choses positives car elles sont le moteur de l'action, qui favorisent le

progrès de l'humanité; d'autres les considèrent comme une invitation au totalitarisme.

Les mécanismes du système de gouvernement totalitaire dans la perspective de François Furet et de Hannah Arendt

Même si l'histoire de l'humanité avait connu auparavant des périodes de dictature, l'époque moderne amène quelque chose de nouveau, le facteur idéologique qui confère de la spécificité aux régimes totalitaires du XXe siècle. La présentation de la période communiste de l'histoire du peuple roumain est précédée de l'analyse des origines du totalitarisme à travers les œuvres de Hannah Arendt et François Furet et suivie par l'analyse du système totalitaire de différents états du monde de la perspective de certains sociologues et psychologues cliniciens.

Les origines du communisme selon François Furet

Même de nos jours, même s'ils sont passés moins de 20 ans de la chute de l'Union Soviétique, il est difficile d'imaginer qu'au XXe siècle des millions de gens croyaient au triomphe du communisme et dédiaient leur vie à celui-ci. Pour ceux qui acceptaient la promesse du marxisme, d'un meilleur et plus bel avenir, il y avait dans le monde une seule lumière guidante: l'Union Soviétique, la première expérimentation dans le socialisme et dans l'économie planifiée. Dans la Russie soviétique se construisaient un nouvel homme et une nouvelle société.

Dans *Le passé d'une illusion*, Furet fait une étude du communisme où il explique l'histoire de ce mythe du communisme telle qu'elle a été perpétuée par ses admirateurs. Furet y explique brillamment comment l'appui envers le communisme, et pour la représentation de celui-ci – l'Union Soviétique –, est devenu synonyme de « l'anti-fascisme » et comment cette perception stratégiquement intellectuelle s'est répandue en Occident. Durant la première moitié du siècle passé, être contre l'Union Soviétique et contre le communisme – affirme Furet – était équivalent à la trahison de la lutte contre le fascisme, même si aussi bien le fascisme que le communisme avait leur origine commune dans la même impulsion nationaliste. De cette manière, la lutte contre le fascisme a conduit à une « purification » et glorification du communisme. Ce lavage des excès du régime soviétique n'a pas seulement tenu vivant le mythe et l'attractivité de la promesse du communisme, mais a eu aussi de complexes échos morales, intellectuels et politiques en Occident.

La civilisation « bourgeoise » qui s'était élevée au XIXe siècle était méprisée aussi bien par ceux qui regardaient en arrière vers la société précapitaliste de l'état et du privilège, que par les utopiques radicaux inspirés par la révolution française. Ce qui détestait dans la société capitaliste aussi bien la droite conservatrice européenne que la gauche révolutionnaire étaient son individualisme, son cosmopolitisme et son réseau de relations de marché volontaires.

La nouvelle société, libre, mettait fin à l'ancien lien de la communauté traditionnelle où la place de l'individu dans la vie était déterminée par « l'accident » de sa naissance. Chaque individu avait désormais la liberté, dans une mesure beaucoup plus grande qu'auparavant, de trouver et de construire sa propre place dans la société. En même temps, le principe de liberté rendait tous les citoyens du monde libres, indifféremment de la nationalité, la religion ou le passé social. Dans l'économie de marché aussi, l'indicateur principal de succès était la mesure dans laquelle chaque individu servait le mieux ses semblables dans le système de plus en plus global de la division du travail.

Ce que désiraient aussi bien la droite que la gauche était un retour à un sens collectif de l'identité et de l'appartenance qui devait inclure des valeurs partagées et des buts communs qui connecteraient et dirigeraient tous les membres de la société. Cette conception plus élevée de la « communauté » faisait que « le liant de l'argent » de l'économie de marché paraisse une force qui éloignait les gens et les réduisait eux-mêmes et les relations d'entre eux à quelques contrats économiques, registres vides et déshumanisés de quittances avec des dépenses et des profits.

Selon Furet, le communisme et le fascisme sont nés du désastre de la Première Guerre Mondiale. Les deux formes de collectivisme se révoltaient contre le libéralisme classique, contre l'économie de marché et contre le gouvernement démocratique. Tous les deux insistaient que l'homme devait être soumis à l'État et demandaient une économie planifiée au lieu de « l'anarchie » du marché. Tous les deux demandaient une transformation révolutionnaire de l'homme et de la société et argumentaient que le redressement de la société avait besoin d'une direction politique à laquelle les masses devaient se conformer. Tous les deux plaidaient donc pour la dictature et offraient aux hommes l'illusion de la ré - création du monde sur la base d'une entente pénétrante de la nature des choses.

Mussolini, mais aussi Lénine avaient été des socialistes révolutionnaires avant la Première Guerre Mondiale mais après la fin de la Guerre ce qu'ils offraient comme des idéaux universaux devenait différent. En restant loyal à ses racines marxistes, Lénine insistait que la vérité universelle était celle du conflit entre les classes et Mussolini, d'une autre perspective, déclarait que la vérité universelle était le conflit entre les nations, tous les individus de toutes les classes dans le cadre d'une nation étant unis par un intérêt commun contre les états et contre les nations concurrentes.

Furet affirme que l'attractivité du fascisme face au sens de l'identité nationale est la demande plus forte de notre temps. Mais le communisme a été un danger encore plus grand. Le fascisme italien et le national-socialisme allemand ont pu unir tous les Italiens et Allemands mais ils n'ont jamais pu attirer d'autres nations et peuples dont la place dans un monde fasciste ou national-socialiste aurait être soumission et esclavage face à la nation supérieure ou face à la race dominante. D'autre part, le communisme offrait une communauté et une égalité à tous les hommes, sans tenir compte de la nationalité. C'est ainsi que l'appel du

communisme avait une nature globale et œcuménique et celui-ci pouvait s'adresser à toutes les nations « opprimées ».

Furet décrit la période qui a précédé la Seconde Guerre Mondiale comme étant une période pendant laquelle les plus sophistiqués intellectuels des années '30 permettaient souvent d'être trompés mais le plus souvent ils se convainquaient tous seuls de la foi dans le fait que l'Union Soviétique était la terre du futur et que le Camarade Staline était le plus sage, bon, tendre leader du mouvement prolétaire mondiale et qu'on devait lui accorder une loyauté totale. Seule l'Union Soviétique était perçue comme étant capable de conduire le monde hors de la pauvreté et du chaos de la dégénération capitaliste. Seule l'Union Soviétique pouvait constituer le pivot autour duquel il pouvait se former un mouvement anti-fasciste qui arrête Hitler – cet agent de la dernière et la plus violente étape du développement capitaliste, comme le décrivait la propagande soviétique.

Le premier tremblement de terre qui a ébranlé les fondements de l'appui pour l'Union Soviétique à l'ouest a été, selon Furet, le pacte Nazi-Soviétique de 1939 qui a mené à la décomposition coalisée de la Pologne par les deux puissances totalitaires et a permis à Hitler de conquérir l'ouest de l'Europe. Mais le Camarade Staline a été mis de nouveau sur le piédestal du « meilleur ami » du chaque peuple opprimé lorsque Hitler a envahi l'Union Soviétique en 1941. La fin de la guerre a maintenu l'image de Staline et de l'URSS brillant comme des libérateurs des victimes du fascisme.

Pendant la période qui a suivi la guerre, jusqu'à la mort de Staline en 1953, l'Union Soviétique a maintenu son image révolutionnaire et progressive. Seulement en 1956, dit Furet, s'est produit le second tremblement de terre, après lequel l'appel intellectuel de l'Union Soviétique ne s'est jamais refait: le « discours secret » de Hrusciov dans lequel il a « dévoilé » et a dénoncé « les crimes de Staline » et le « culte de sa personnalité ». Un fort choc secondaire est survenu en 1956 lorsque les soviétiques ont étouffé brutalement la révolte hongroise.

Selon François Furet: « [...] le communisme s'est autodétruit. Cela le prouve un autre signe aussi, ultérieur à sa chute: devant lui ne restent que les gens qui, sans avoir été vaincus, sont passés d'un monde à l'autre, reconvertis vers un autre système, partisans de l'économie de marché et des élections libres, ou ramassés dans le nationalisme ». (Furet, 1995)

Le totalitarisme dans la vision de Hannah Arendt.

Dans la monographie monumentale *Les Origines du totalitarisme (The Origins of Totalitarianism)*, Hannah Arendt réalise une profonde analyse des mécanismes qui ont rendu possible l'instauration de certains régimes totalitaires, fascistes ou communistes, des structures qui leur assuraient le maintien, tout comme des conséquences profondément inhumaines que ces régimes produisaient.

Il est impressionnant comment l'analyse de Hannah Arendt se retrouve dans les mécanismes de l'instauration et du maintien du régime communiste dans notre pays. Les formes de gouvernement de l'humanité ont été analysées et classifiées

depuis le monde antique (par les Grecs) et se sont montrées extrêmement longévives. H. Arendt considère qu'à une première vue, on pourrait considérer le totalitarisme comme étant une forme moderne de la tyrannie, un régime sans lois où le pouvoir est monopolisé par un seul homme. (Arendt, Hannah, 2006, p. 568)

Après la Première Guerre Mondiale, une profonde vague antidémocratique de mouvements semi-totalitaires et totalitaires, favorable à la dictature, a traversé l'Europe. Comme d'autres partis de cette période-là, les mouvements totalitaires visaient l'organisation de leurs *masses et non pas leurs classes*. Les mouvements totalitaires sont possibles n'importe où se trouvent des masses qui, d'un motif ou d'un autre, « ont gagné le goût d'organisation politique » (Arendt, H., 2006, p. 389). Le terme de *masses* s'applique à ces hommes qui, soit à cause de l'indifférence, soit à cause d'une combinaison des deux conditions, ne peuvent s'intégrer dans aucune organisation fondée sur l'intérêt commun, dans des partis politiques ou des gouvernements municipaux, dans des organisations professionnelles ou des syndicats. Ce caractère apolitique de la population des états s'est fortement manifesté à cette époque-là et il s'est fait remarqué lorsque le système de classe s'est écroulé et en même temps il a fait écrouler aussi tout le tissu de fils visibles et invisibles qui liait le peuple de son corps politique.

L'écroulement du système de classe signifie automatiquement l'écroulement du système des partis, particulièrement à cause du fait que ces partis, étant des partis de l'intérêt, ne pouvaient plus représenter les intérêts de classe. Les partis devenaient de plus en plus penchés vers l'idéologie dans leur propagande, de plus en plus apologétiques et nostalgiques dans leur attitude politique.

Dans cette atmosphère d'écroulement du système de classe, il s'est développée la psychologie « *de l'homme de masse* » européen, anticipée par des savants et des hommes d'état éminents de l'Europe du début du XIXe siècle. Toute une littérature concernant le comportement et la psychologie des masses avait démontré et popularisé ce concept commençant avec Gustave Le Bon et ensuite Sigmund Freud qui offraient une nouvelle perspective à la compréhension des phénomènes de masse.

L'apparition des masses a eu deux prémisses: le développement de l'enseignement (les intellectuels attirés par les mouvements de masses) et la société de plus en plus atomisée. « Les mouvements totalitaires sont des organisations de masse de certains individus atomisés et isolés » (Arendt, H., 2006, p. 403).

Le totalitarisme a découvert un moyen de dominer et de terroriser les êtres humains de l'intérieur de ceux-ci. Dans ce sens il élimine la distance entre ceux qui conduisent et ceux qui sont conduits et réalise un système dans lequel le pouvoir et la volonté de pouvoir, dans la manière que nous les comprenons, ne jouent plus aucun rôle ou dans le meilleur cas, ils jouent un rôle secondaire. En effet, le leader totalitaire n'est ni plus ni moins que le fonctionnaire des masses qu'il dirige. « Tout ce que vous êtes, vous êtes à travers moi; tous ce que je suis, je suis à travers vous » (Bayer, Ernst, cité dans Arendt, H., 2006, p. 406).

Le principal instrument de conquête des masses dans l'opinion de H. Arendt est la propagande militaire. Puisque les mouvements totalitaires existent dans un monde qui n'est pas totalitaire, ils sont forcés de recourir à ce qu'on considère d'habitude comme propagande – une partie de la « guerre psychologique » de l'autorité. En complémentarité avec la propagande, il apparaît la terreur. Celle-ci continue à être utilisée par les régimes totalitaires même lorsque les objectifs psychologiques sont atteints; « sa vraie horreur consiste dans le fait qu'elle règne sur une population totalement soumise » (Arendt, H., 2006, p. 427). Là où le règne de la terreur est porté à sa perfection, la propagande disparaît complètement.

« *La propagande n'est qu'un des instruments, peut-être le plus important, dont se sert le totalitarisme dans sa manière d'agir avec le monde non totalitaire; la terreur, au contraire, est l'essence même de cette forme de régime.* Son existence dépend moins des facteurs psychologiques ou d'autres facteurs subjectifs, qu'elle dépend de l'existence des lois, dans un pays gouverné constitutionnellement par le nombre de ceux qui ne respectent pas ces lois » (Arendt, H., 2006, p. 428).

La propagande construit l'image du *leader infaillible*. Celui-ci est sa principale qualité – il ne peut jamais reconnaître une erreur. En plus, la présomption d'infaillible ne se fonde pas sur son intelligence supérieure mais sur l'interprétation correcte des forces essentiellement disponibles dans l'histoire ou dans la nature, des forces qui ne peuvent pas être démenties ni par la modération, ni par la ruine puisqu'elles s'affirmeront certainement à long terme. Les leaders de masses, une fois arrivés au pouvoir, se préoccupent que leurs *prophéties* s'accomplissent.

« L'effet de propagande de l'infaillible, le succès frappant dans l'attitude de simple agent de certaines forces prévisibles, a encouragé chez les dictateurs totalitaires l'habitude d'annoncer leurs intentions sous la forme des *prophéties* » (Arendt, H., 2006, p. 434).

Une caractéristique principale des masses modernes est qu'elles ne croient en rien de prévisible, dans la réalité de leur propre expérience; elles n'ont pas de confiance en ce qu'elles voient et dans ce qu'elles sentent mais seulement dans leur imagination, qui peut être provoquée par tout ce qui est en même temps universel et cohérent. « *Ce qui convainc les masses ne sont pas les faits, ni même ceux inventés, mais seulement la cohérence d'un système dont on suppose qu'elles font partie* » (Arendt, H., 2006, p. 437).

« *Les masses sont penchées sur toutes les idéologies puisque celles-ci expliquent les faits comme de simples exemples des lois et éliminent les coïncidences, en inventant une vaste omnipotence dont on suppose que se trouverait à la base de n'importe quel accident. La propagande totalitaire se nourrit d'une telle évasion de la réalité dans la fiction, de la coïncidence dans la constance* » (Arendt, H., 2006, p. 437)

Avant de conquérir le pouvoir pour établir un monde en accord avec leur doctrine, les mouvements totalitaires créent un monde menteur et cohérent, qui est

plus adéquat aux nécessités de l'esprit humain que la réalité même; un monde dans lequel, par le simple pouvoir de l'imagination, les masses déracinées peuvent se sentir chez elles étant protégées des chocs infinis que la vie et l'expérience réelle donnent aux êtres humains et à leurs illusions.

L'art des leaders et des dictateurs totalitaires consiste à utiliser les éléments de la réalité et de l'expérience vérifiable dans la fiction choisie, ensuite à les généraliser pour les rendre définitivement inaccessibles à tout contrôle de l'expérience individuelle.

Dans la perspective de H. Arendt, *l'organisation totalitaire* transpose les mensonges propagandistes du mouvement, tissés autour d'une fiction centrale, dans une réalité fictionnelle; elle vise à construire une société dont les membres agissent et réagissent selon les règles d'un monde fictif et qui appuie sa propagande sur le terrorisme dès qu'ils sont arrivés à un certain stade d'extrémisme.

L'organisation et la propagande sont les deux visages de la même monnaie. Avant l'accaparement du pouvoir, le plus original mécanisme d'organisation de ces mouvements est constitué par la création de certaines organisations pour la forme et la distinction entre les membres de parti et les sympathisants. « *Par comparaison à cette invention, d'autres traits typiquement totalitaires - comme par exemple la nomination des employés par les autorités supérieures, l'éventuelle monopolisation de ces nominations par un seul homme -, sont moins importants. L'ainsi dit « principe du leader » n'est pas en lui-même totalitaire; il a emprunté certains traits de l'autoritarisme et de la dictature militaire [...]* » (Arendt, H., 2006, p. 452)

Il y a aussi une minorité d'adhérents entourés par une majorité de sympathisants. Plus tard ceux-ci deviennent les *organisations de façade*. Les organisations de façade entourent les membres de parti d'un mur de protection qui les sépare du monde extérieur, naturel; en même temps, elles forment un pont vers la normalité sans lequel les adhérents, dans le stade d'avant la conquête du pouvoir, sentiraient trop brutalement les différences entre leurs croyances et celles des hommes communs, entre le caractère fictif, mensonger de leur monde et la réalité du monde habituel. (Arendt, H., 2006, p. 454)

« Ces organisations entourent les mouvements totalitaires d'un brouillard de normalité et de respectabilité qui trompe les adhérents sur le vrai caractère du monde extérieur, et le monde extérieur sur le vrai caractère du mouvement » (Arendt, H., 2006, p. 455). L'organisation de façade fonctionne dans deux sens: façade du mouvement totalitaire aux yeux du monde non totalitaire, et façade de ce monde aux yeux de la hiérarchie interne du mouvement.

Au centre du mouvement, comme moteur qui le met en fonctionnement, se trouve le Chef. Il est séparé de la formation d'élite par un cercle intérieur des initiés qui répandent autour de lui un mystère impénétrable, qui correspond à sa propre « prépondérance intangible ». À un moment donné, le Chef devient irremplaçable, parce que toute la structure compliquée perdrait sa raison d'être sans ses commandements, ses ordres.

Un autre sujet d'intérêt des oeuvres de H. Arendt le constitue l'état totalitaire. Les chercheurs du totalitarisme sont d'accord sur la coexistence (ou le conflit) d'une autorité duale, le parti et l'état. Dans l'état totalitaire il y a un évident « manque de forme » de l'entière structure et il y a aussi une duplicité des fonctions. Cette duplicité des fonctions, apparemment la solution du problème d'entre le parti et l'état, dans toutes les dictatures d'un parti unique, n'est que l'indice évident d'un phénomène plus compliqué qui est mieux défini comme multiplication des offices que comme duplicité. La multiplication devient évidente seulement dans la Police secrète même avec son réseau extrêmement compliqué et largement répandu d'agents, où un département a toujours la mission de surveiller et d'espionner l'autre. (Arendt, H., 2006, p. 498)

La seule règle dont tout le monde, dans un état totalitaire, peut être sûr, est que plus les agences gouvernementales sont visibles, moins elles ont du pouvoir et moins on sait sur l'existence d'une institution, plus elle sera finalement forte.

Le réel pouvoir commence là où commence le secret.

C'est ainsi que l'état totalitaire, avec son manque de forme, s'avère être un instrument parfait, propre à la réalisation de l'ainsi dit principe du Chef. L'organisme politique du pays est immun aux chocs puisqu'il n'a plus aucune forme. La multiplication des offices détruit tout sens de la responsabilité et toute compétence.

La machinerie de l'état est transformée dans une organisation de façade composée de bureaucrates sympathisants la fonction desquels, en ce qui concerne les problèmes internes, est de diffuser la confiance parmi les masses de citoyens qui sont seulement conseillés et dont la politique externe consiste à tromper le monde non totalitaire, extérieur.

La Police secrète a comme principal but le maintien de la différence entre l'état et le mouvement. Même avant la conquête du pouvoir, l'autorité dispose d'une police secrète et d'un service d'espionnage ayant des filiales dans divers pays.

Une fois l'extermination des vrais ennemis achevée et la chasse des « ennemis objectifs » commencée, la terreur devient le contenu réel des régimes totalitaires. « L'ennemi objectif » est défini par la ligne politique du gouvernement. Il n'est jamais un individu dont les pensées dangereuses doivent être provoquées ou dont le passé justifie des soupçons, mais un « porteur de tendances », tout comme les autres sont des porteurs de maladies. Dans la mesure où on peut parler d'une pensée juridique à l'intérieur du système totalitaire, « l'ennemi objectif » est son idée centrale.

Les services secrets ont été nommés à juste titre l'état dans l'état. La simple possession des informations secrètes a toujours accordé à ces services une supériorité décisive sur tous les autres départements de l'administration et a constitué une menace ouverte pour les membres du gouvernement.

Au contraire, la police totalitaire est complètement soumise à la volonté du Chef, le seul qui décide qui sera le futur ennemi potentiel et qui choisira les cadres

de la police secrète pour la liquidation (ainsi comme faisait Staline). De cette manière, elle est devenue complètement dépendante des autorités supérieures pour pouvoir garder ses fonctions. Tout comme l'armée dans un état non totalitaire, la police, dans les pays totalitaires, se complait à exécuter seulement les tâches d'une politique prescrite: elle a perdu toutes ses prérogatives qu'elle détenait sous les bureaucraties despotiques. (Arendt, H., 2006, p. 525)

Au cours de leur ascension au pouvoir, les mouvements totalitaires imitent certaines caractéristiques d'organisation mais pourtant ils ne forment pas une vraie société secrète qu'après avoir pris la direction. La société secrète de la police totalitaire est elle-même la police secrète.

La sublime manifestation du totalitarisme est représentée par la domination totalitaire. Le premier pas essentiel des sociétés totalitaires vers la domination totale est *le meurtre de la personne juridique*. Cette chose a été faite premièrement par l'élimination de certaines catégories de gens en dehors de la protection de la loi. Mais la terreur totalitaire a réalisé son plus terrible triomphe lorsqu'elle a réussi à séparer la personne morale du sauvetage individualiste et lorsqu'elle a fait que les décisions de la conscience soient absolument douteuses et équivoques.

Après l'assassinat de la personne morale et l'annihilation de la personne juridique, la destruction de l'individualité par la domination totalitaire est presque toujours couronnée de succès. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer pourquoi les gens de ces régimes, condamnés à mort, ont essayé très rarement de se révolter contre leurs bourreaux, parce que « la destruction de l'individualité signifie la destruction de la spontanéité, de la puissance de l'homme de commencer quelque chose de nouveau à travers ses propres ressources, quelque chose qui ne peut pas être expliqué tenant compte des réactions face à l'environnement et face aux événements.[...] Les êtres humains deviennent des marionnettes effrayantes à visages humains qui se comportent comme le chien de l'expérience de Pavlov » (Arendt, H., 2006, p. 560-561). Celui-ci est, selon Arendt, le « vrai triomphe du système ». (Arendt, H., 2006, p. 561)

Les camps de concentration ont été pour les régimes totalitaires plus utiles dans la défense du pouvoir que toutes ses autres institutions. « Sans les camps de concentration, sans l'effroi indéfini qu'il inspire et sans le très bien défini terrain d'instruction qu'il offre en matière de domination totalitaire, un état totalitaire ne peut ni encourager fanatiquement ses troupes totalitaires, ni maintenir le peuple entier dans une apathie totale » (Arendt, H., 2006, p. 561). Les dominateurs et ceux dominés retomberaient ainsi très vite dans la « vieille routine bourgeoise ».

Les états totalitaires se donnent de la peine constamment, même si jamais avec un succès absolu, de démontrer que l'homme est inutile. Les gens arrivent à être inutiles par un moyen de vie où la punition est donnée sans aucune liaison avec les faits, où l'exploitation est pratiquée sans profit et où le travail est fourni sans obtenir aucun produit; l'état totalitaire est une usine où l'absurde se produit chaque jour. De cette manière, le projet auquel tendent les idéologies totalitaires n'est pas

de transformer le monde extérieur, ni d'opérer un changement de la société mais de transformer la nature humaine même.

Totalitarisme et idéologie

L'histoire d'aucun siècle n'a été aussi profondément marquée par l'idéologie comme celle du XXe siècle. L'impact de la « malaise dans la civilisation » produite par les idéologies a fait les chercheurs trouver les lois qui font que celle-ci peut dégénérer en « psychoses de haine et de destruction », comme le dit Einstein. Tout cela parce que, comme l'ont saisi de nombreux auteurs à côté de Philippe Braud, « ce qui fait la force des idéologies, ce n'est pas leur justesse mais leur capacité mobilisatrice ».

Le terme idéologie désigne étymologiquement la science des idées. L'idéologie est largement définie comme un ensemble plus ou moins systématisé d'idées, d'opinions, de croyances, constituant une doctrine, qui influence le comportement individuel ou collectif. La plus belle mais aussi la plus idyllique définition de l'idéologie peut être trouvée dans l'Encyclopédie Blackwell de la Pensée Politique (2006): « Les idéologies sont des constellations de croyances et d'expressions chargées symboliquement, à travers lesquelles le monde est présenté, interprété et évalué dans une manière qui doit modeler, mobiliser, orienter, organiser et justifier certaines modalités ou directions d'action et anathématiser d'autres ». L'ambiguïté du concept provient de cette orientation ambivalente entre l'idéalisme et le matérialisme proposé par Marx auquel on ajoute le sens péjoratif soutenu par de nombreux auteurs.

L'histoire de l'idéologie commence à la frontière du XVIIIe et XIXe siècle. Tout au long des deux siècles d'histoire on a vu crayonner deux directions majeures dans le mode d'utilisation du terme l'idéologie (David McLellan). La première est la ligne rationaliste tracée par Destutt de Tracy qui, partant du refus du concept d'idée innée, proposait que l'idéologie soit une nouvelle science des idées qui reste à la base de toutes les sciences. Cette nouvelle science proposait une investigation rationnelle des idées, dépourvue de préjugés religieux et métaphysiques, démarche qui constituerait le fondement même d'une société correcte et heureuse. Cette direction impliquait une approche contemplative de la vérité, la vérité étant considérée un correspondant de la réalité, une réalité dont la raison peut habiliter tous les gens de bonne croyance à se débrouiller avec des méthodes des sciences sociales (même si elles sont différentes des autres sciences exactes). La perspective n'est pas restée sans adeptes, de sorte qu'au XXe siècle il y a eu des individus qui ont essayé de mettre les bases d'une société correcte et heureuse au nom d'une idéologie.

L'idéologie abordée comme une science (un modèle naturaliste de science), réalisait une démystification de la réalité sociale de même que la science explore le monde naturel. Certains auteurs ont cru et ont soutenu le caractère scientifique de

l'idéologie, même si elle avait commencé à pâlir assez rapidement en faveur de sa signification péjorative.

En même temps avec Napoléon qui, ne pouvant pas accepter les critiques venues de la part des idéologues libéraux de l'époque, appelle l'idéologie une « métaphysique nébuleuse » qui essaye de diriger le monde selon d'autres principes que ceux établis par la tradition, le terme d'idéologie découvre des connotations péjoratives qui vont le transformer dans un concept ambigu.

La seconde direction part de Hegel et Marx, continuant jusqu'à Mannheim et Habermas, étant intéressés plutôt de la réalisation de la vérité que de sa contemplation. La société n'est plus vue comme un lieu de consensus stable comme dans le cas de la première direction mais comme un lieu moulu de conflits, la société étant dans une transformation et un mouvement continu.

Historiquement, le terme d'idéologie est entré dans la réflexion sociale avec le marxisme qui voit l'idéologie comme la représentation de la « réalité » propre à une classe sociale. Selon la définition marxiste, l'idéologie était le contraire de la science. L'idéologie est une construction intellectuelle qui explique et justifie un ordre social existant, à partir des raisons naturelles ou religieuses.

Dans le sens péjoratif, l'idéologie est un ensemble de spéculations, d'idées vagues, qui prônent un idéal irréalisable. Mais en réalité, d'après Marx, cette « vision du monde » cache les intérêts d'une catégorie ou classe sociale dans le but de renforcer et étendre la domination d'une classe de privilégiés. Marx a remarqué le fait que le rôle de l'idéologie dans la société est de falsifier la réalité (Engels la considérait la « fausse conscience »). L'idéologie représente l'ensemble, la totalité des idées et conceptions qui reflètent, dans une forme plus ou moins systématisée, les intérêts et les aspirations de certaines classes, catégories ou groupes sociaux, déterminés par les conditions objectives de l'existence de ceux-ci et qui servent à la justification des relations sociales (de la distribution du pouvoir et des décisions politiques) que ceux-ci sont intéressés de les modifier ou conserver.

Marx considère que non toutes les idées se transforment en idéologie mais seulement les idées de cette classe-là (qui d'habitude est la classe dirigeante) intéressée à garder une vision lumineuse sur la société, des idées qui contribuent au camouflage des contradictions sociales. De cette manière, toutes les classes sociales ont la capacité d'élaborer des idéologies, mais ce qu'elles élaborent devient idéologie seulement lorsque celle-ci sert aux intérêts de la classe dirigeante.

Pour Marx et Engels, l'idéologie n'est plus une science des idées mais un ensemble de théories et valeurs produites par les sujets sociaux qui reflètent les conditions des vies matérielles. Les rapports sociaux apparaissent déformés selon les intérêts de la classe dirigeante, déterminés par la position occupée au cadre de la structure sociale, par leur position, par la classe déterminée à son tour par la position dans le système de production.

Marx nous présente dans *L'idéologie allemande*, la manière d'action et d'insinuation de l'idéologie: « la production d'idées, les représentations, la pensée,

la conscience sont l'émanation directe du comportement matériel. Les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés comme dans une *chambre obscure* où les processus de leur vie historique se fixent tout comme les objets sur la rétine » (A. Neculau, 1998, p. 149).

Même s'il n'a pas réussi à faire une distinction si claire qu'il aurait voulu entre la science et l'idéologie, pourtant Marx n'a jamais décrit ses propres idées comme étant idéologiques. Ce fait a permis aux marxistes de crayonner le matérialisme dialectique comme une idéologie qui accomplit toutes les demandes de la science, et aux non marxistes de les ironiser ou même ridiculiser pour ce fait.

Le premier qui exprimera explicitement le fait que le marxisme est une idéologie est Eduard Bernstein (autour de l'an 1900). Les arguments de l'auteur portaient du fait que le fondement du marxisme est un idéal moral, le marxisme devant être une idéologie puisqu'il consiste en des idées et les idées sont par définition idéologiques. Lénine aussi est arrivé à la même conclusion partant de l'observation que dans la société moderne la lutte de classe s'est intensifiée. Ainsi, les idées ne sont pas défectueuses à cause de leur caractère idéologique mais à cause du fait qu'elles pouvaient desservir l'intérêt de la classe dirigeante. Et puisqu'il n'y avait pas une idéologie qui ignore l'existence des classes sociales dans une société lacérée par des antagonismes de classe, Lénine argumente la nécessité du soutien de l'idéologie socialiste puisque toute minimalisation ou éloignement de celle-ci signifie le renforcement de l'idéologie bourgeoise. C'est ainsi que la conclusion à laquelle arrive Lénine, et qui sera partagée par des générations d'intellectuels socialistes, est celle que le marxisme est une idéologie scientifique parce que c'est une réalité objective qui lui correspond.

Bien que simpliste, cette perspective sera raffinée par Georg Lukacs, considéré le plus raffiné marxiste du XXe siècle. Grâce à sa contribution, petit à petit le marxisme se transforme dans la seule idéologie qui cherche à accomplir les critères scientifiques. Le marxisme atteindra le moment culminant avec Althusser qui, en désavouant complètement l'idéologie, arrive à affirmer que la seule science est le marxisme (même s'il est d'accord à accepter cette qualité parfois aussi à la psychanalyse) étant convaincu que les sociétés humaines *secrètent* de l'idéologie comme élément et atmosphère indispensable à leur respiration, à leur vie historique.

Même depuis le siècle passé, certains auteurs (Raymond Aron, Seymour Martin Lipset, Daniel Bell) parlaient de la fin des idéologies ayant comme point de départ les prémisses de l'identification entre l'idéologie et le totalitarisme, en ce qui concerne la gauche mais aussi la droite.

Hannah Arendt est celle qui développe dans « Les origines du totalitarisme » l'identification entre le totalitarisme et l'idéologie. L'auteur identifie les éléments totalitaires qui caractérisent toute la pensée idéologique, c'est-à-dire:

- Les idéologies ne sont pas aussi intéressées au problème proprement dit que du processus de l'apparition et de la disparition, autrement dit de l'explication totale de tous les événements historiques;
- Les idéologies insistent sur une « vérité » qui se trouve au-delà de la perception des sens communs, une réalité accessible seulement à ceux qu'elle a initiés;
- La pensée idéologique systématise les faits d'une manière parfaitement logique, ayant comme point de départ une prémisse acceptée comme axiome et en tout déduisant à partir d'elle.

« Une idéologie est presque littéralement ce qu'indique la dénomination: la logique d'une idée. Son sujet principal est l'histoire, à laquelle on applique « l'idée »; le résultat de l'application n'est pas un corpus d'affirmations sur quelque chose qui existe, mais le déroulement d'un processus qui est en permanente transformation. L'idéologie traite du cours des événements tout comme celle-ci a suivi la même « loi » avec l'exposition logique de son idée. Les idéologies prétendent la connaissance des mystères de tout le processus historique – les secrets du passé, la trame du présent, les incertitudes du futur – grâce à la logique inhérente dans les idées de celles-ci » (H. Arendt, 1972, p.206).

Le rôle des idéologies dans l'évolution de l'humanité est incontestable. Du point de vue théorique mais aussi de l'idéal, l'idéologie offre une explication sur les causes, les raisons et l'évolution des conditions sociales, politiques et économiques (particulièrement durant les périodes de crise), offre des standards, des repères, des indices qui aident les citoyens apprécier, juger, évaluer les politiques et les conditions sociales. L'idéologie permet la compréhension de la propre identité, de la manière dans laquelle elle relation avec le reste du monde. L'idéologie offre le cadre qui établit un programme général d'action sociale et politique.

Pourtant, non tous les auteurs sont d'accord avec la partie idyllique des fonctions des idéologies. Selon J.-F. Revel, l'idéologie a une fonction quadruple: elle est premièrement un instrument du pouvoir, un mécanisme de défense contre l'information, un prétexte de se soustraire à la morale, abrogeant le mal sciemment et un moyen d'annuler le critère de l'expérience par l'élimination des critères de réussite et d'échec.

R Boudon dans son livre « *L'Idéologie, ou l'origine des idées reçues* » surpasse très beau et en même temps dans une manière réaliste selon notre opinion les fonctions des idéologies : « Les idéologies politiques mêlent toujours, avec plus ou moins de bonheur, des propositions de fait et des jugements de valeur. Elles expriment une perspective sur le monde et une volonté tournée vers l'avenir. Elles ne tombent pas directement sous l'alternative du vrai et du faux, elles n'appartiennent pas non plus à l'ordre du goût et des couleurs. La philosophie dernière et la hiérarchie des préférences appellent le dialogue plutôt que la preuve ou la réfutation : l'analyse des faits actuels ou l'anticipation des faits à venir se transforme avec le déroulement de l'histoire et la connaissance que nous en

prenons. L'expérience corrige progressivement les constructions doctrinales. » (R. Boudon, 1986)

Même si les idéologies ont joué un rôle important dans le progrès de l'humanité, pourtant de nombreux auteurs ont développé une conception critique de l'idéologie (Habermas, Hannah Arendt, Althusser, Thompson, etc.), certains parlant même d'un mal provoqué par celles-ci, particulièrement par les idéologies modernes qui sont beaucoup plus subtiles et plus manipulatrices. Aujourd'hui, la notion d'idéologie prend souvent une acception négative. F. Duparc dans le livre « Le mal des idéologies » parle de ces souffrances provoquées par les idéologies modernes: « La souffrance des individus est aujourd'hui double, concrète, physique pourrait-on dire, et morale : elle est concrète, lorsque l'idéologie s'est transformée en misère médicale ou sociale, en guerre, ou en dislocation des liens familiaux ; et morale, du fait de se sentir manipulé par des forces sur lesquelles un simple sujet ne dispose d'aucun pouvoir de compréhension ni d'action préventive possible. » (F. Duparc, 2004, p.1)

Certains auteurs ont parlé au cours du temps d'une fin des idéologies déterminée par la connaissance de leurs effets sur l'évolution de l'humanité. Raymond Boudon ne croit pas à la « fin des idéologies » : elles naissent et renaissent toujours sous de nouveaux habits ; aucune société n'en est exempte, aucune idéologie n'est jamais définitivement condamnée à l'oubli. L'idéologie fait partie de l'essence humaine même. Tout comme le remarquait Paul Ricoeur, entre l'idéologie et l'homme, comme être social, il y a un lien difficilement à rompre. L'idéologie ne peut pas disparaître tant qu'un groupe social a besoin de construire une image de soi-même, une identité, de se présenter et de se représenter. L'idéologie est une théorie de la motivation sociale et, puisqu'elle est simplifiante et schématique, elle rend possible l'existence d'une vision d'ensemble non seulement du groupe mais aussi de l'histoire et du monde (Ricoeur). Les gens ont besoin de l'idéologie parce qu'elle est un code interprétatif qui facilite, oriente l'individu entre les repères et les contraintes de la société. L'humanité a besoin d'idéologies tant qu'on vit dans un monde complexe, éprouvé par des crises, des conflits, instabilité, tant qu'elle offre des explications – même fausses – ou des plans pour l'avenir – même si ceux-ci sont erronés.

Tout comme les utopies, les idéologies, malgré les aspects négatifs connus et les souffrances provoquées, trouvent toujours des apologistes qui sont prêts à les soutenir et même à mourir au nom d'elles.

Totalitarisme et la force de l'idéologie comme instrument de direction cognitive

L'idéologie politique a amené beaucoup de souffrance au XXe siècle aux pays de l'ancien bloc communiste. L'analyse de l'évolution des régimes communistes, dans les pays de l'Europe de l'Est mais aussi dans d'autres parties du monde met

en évidence le fait que « tout a commencé avec une offensive idéologique » (Neculau, 2005).

Le régime communiste arrivé au pouvoir après le 23 août 1944 a amené la terreur en masse et l'imposition forcée du monopole politique (un seul parti), du monopole économique (le monopole sur les moyens de production et la suppression de la propriété privée) et du monopole culturel idéologique (la doctrine du Parti s'imposant dans tous les domaines comme unique vérité scientifique). La terreur devient un moyen de gouvernement, en effet le seul qui pouvait assurer le fonctionnement du régime totalitaire. Le totalitarisme a prouvé qu'il était un système politique régressif. À travers la violence, les principes et le style de gouvernement, ce régime politique a imposé un retour aux origines de la société, de la puissance sociale par laquelle la communauté reprend son contrôle sur l'individu, en construisant une certaine attente identitaire.

Après 1944, l'idéologie communiste a créé les cadres dans lesquels s'est développé le processus politique en Roumanie, devenant une arme de lutte, un instrument utile (préfigurant, tout comme le remarquait A. Neculau, 1999, les « ravages » que l'idéologie de notre siècle va produire) de destruction des autres, une modalité de trancher un conflit en faveur du nouveau régime politique.

Avec une histoire faiblement représentée dans la vie politique de la Roumanie avant la seconde guerre mondiale, le Parti Communiste n'avait ni une propre doctrine ni une stratégie de développement au moment de son arrivée au pouvoir. Arrivé au pouvoir, il a appliqué exactement le modèle staliniste, en assumant les pratiques brutales des révolutionnaires russes. Le groupe venu au pouvoir se présentait comme des agents d'une puissance étrangère, sans une tradition, sans valeurs (Neculau, 2005; Tismaneanu, 2005). Influencés et « orientés » par le modèle staliniste, on a réalisé un certain pacte par lequel, en échange du pouvoir qu'on leur a accordé, ils se sont engagés à respecter avec rigueur les « directives » idéologiques qu'ils ont reçues. Le spécifique roumain de ce cadre idéologique a été représenté par la passion morbide pour le pouvoir, le traitement brutal appliqué aux adversaires ou aux collègues devenus indésirables, la pratique de la conspiration et du complot, le culte de la discipline et de l'attachement envers le groupe dirigeant et plus tard dans la coloration nationaliste de cet internationalisme d'importation (Neculau, 2005; Tismăneanu, 2005).

Le premier objectif du nouveau régime d'après a été celui de changer non seulement l'ordre social, politique et économique de la Roumanie mais particulièrement de changer « la représentation sur le monde et l'organisation de la vie sociale de la plupart de la population » (Neculau, 2005). L'endoctrinement idéologique a commencé avec la modification du discours publique et avec une réforme de l'enseignement soumise idéologiquement. On a « nommé » de nouveaux hommes pour les nouveaux temps que la Roumanie vivait. On a éliminé les hommes de conscience, les « ennemis de classe », qui s'opposaient à la nouvelle direction, et il apparaît une nouvelle élite politique, un nouveau discours

politique. La propagande agressive avec les idéologues du nouveau régime a changé les représentations et les conceptions des Roumains, même ceux qui au début s'y sont opposés, au début parce qu'ils avaient peur et craignaient la terreur, ensuite les générations qui ont suivi n'ayant d'autres alternatives, en arrivant au « modelage », à l'utilisation, à l'instrumentalisation de l'individu. « Le discours, ancré idéologiquement, « ancre » l'individu, le « modèle » et ensuite l'utilise. Les biographies individuelles sont souvent des histoires du mode dans lequel l'acteur social est devenu « le prisonnier » de son milieu culturel et idéologique » (Neculau, 2005)

Le recrutement des hommes de l'appareil d'état et des exécuteurs de l'idéologie se faisait selon une méthodologie spécifique: on recrutait les structures psychologiques indispensables à un bon fonctionnement, dévouées jusqu'au fanatisme, prêtes à accepter toute « tâche du parti »; le totalitarisme réclame un « personnel » brut, avec de fortes frustrations, pulsions de vie et de mort qui demandent une voie directe d'accomplissement, un Moi et un Surmoi développé mais au sens de l'idéologie totalitaire. Pour être choisi par le système il était nécessaire une preuve de croyance, la commission d'un « crime » fondateur: une délation, un assassinat d'un prisonnier, une participation à un pogrom, à un lynchage, aux exécutions sommaires etc., événement qui devenait un baptême de complicité.

« L'idéologie a été utilisée par le système communiste comme un instrument, on lui a donné un but utilitaire. Elle a été élaborée et utilisée pour combattre, vaincre, détruire, exterminer les ennemis qui se trouvent de l'autre côté de la barricade. » Elle a été l'instrument « pour justifier les méthodes non orthodoxes utilisées par les dirigeants. » (Neculau, 1999, p.149)

Le totalitarisme s'est installé et a dominé par délation, racolage de traîtres, chantage, crime politique odieux, inoculation de la peur dans les âmes des Roumains, de ceux « non alignés » à l'idéologie totalitaire; il a poursuivi l'annihilation de l'individu qui pense et particulièrement de celui qui pense à son propre compte. Il a représenté l'idéologie qui a anesthésié et perverti la pensée du roumain ordinaire, lui a atrophié la raison en le conditionnant du point de vue social (Neculau, 1999) pour obtenir une réaction contrôlée « en l'alimentant avec une information sélectionnée et dirigée, en situant l'individu dans des contextes modelés par des gardiens de la conscience » (Neculau, 1999, p.148).

La période d'installation du communisme en Roumanie a consisté en des épurations en masse, élimination physique, déportations sur la base d'un principe de « classe » (pareil au principe « de race »). Les « ennemis de classe » sont appelés tous ceux appartenant aux classes non prolétaires (les bourgeois, les nobles, les prêtres, les officiers, les cossus, les intellectuels, etc), ceux appartenant aux autres nations considérées hostiles et tous ceux qui sont contre l'adoration du régime ou ceux qui ne manifestent pas un enthousiasme suffisant, conformément à l'idéologie de classe.

L'idéologie totalitaire a été le cadre qui a institué un système clos, rigide, avec des règles précises de conduite, construisant une fausse sûreté de ses citoyens. Mais dans cette fausse sûreté tous les Roumains vivaient le sentiment de l'insécurité, de l'instabilité et de l'incapacité du régime d'articuler les acteurs sociaux à ces normes. Cette idéologie qui planifiait, maîtrisait et contrôlait tout a déformé la réalité sociale présente, donnant forme à l'avenir et construisant un sens unique seulement au service du pouvoir pour tous les Roumains.

Toute cette théorie et pratique de « l'idéologie au service du peuple » a été élaborée dans un but militariste: pour combattre, dominer, vaincre, contrôler, détruire, exterminer les ennemis qui sont de l'autre côté de la barricade. L'idéologie a été utilisée dans le but de justifier la violence envers le peuple, la terreur, la déshumanisation de l'individu, les abus des droits de l'homme devenant le symbole de la plus puissante arme de lutte. Une fois instaurés les cadres de la nouvelle idéologie et du nouveau pouvoir politique, le régime totalitaire a raffiné ses mécanismes de manipulation et perversion jusqu'à la limitation des Roumains à une masse amorphe, dévitalisée, robotisée, qui n'a pas de volonté, d'attitude, de désirs et de besoins.

Rezumat: Nici un alt secol nu a mobilizat toate eforturile și toata voința de acțiune pentru realizarea utopiilor așa cum a făcut-o secolul XX. Istoria umanității a demonstrat că oricare poziție utopică este destinată a se realiza și, ca vocație, atunci când devine o certitudine, ea transformă lumea și implicit ființa umană. Printre multiplele utopii explorate în secolul XX, țările Europei de Est, printre care se află și România, constituie mărturie asupra a ceea ce utopia comunistă a creat efectiv. Acest articol încearcă să surprindă efectele utopiilor, mecanismele sistemului de guvernare totalitar din perspectiva lui François Furet și a Hannahei Arendt, legătura dintre totalitarism și forța ideologiei ca instrument de dirijare cognitivă.

Cuvinte cheie: utopie, ideologie, totalitarisme, mecanismele de guvernare totalitară, instrument de dirijare cognitivă.

Abstract: No other century utilised its strength and will for achieving utopias more than the 20th century. History of mankind has proved that any utopian position was prone to be realised and – as becoming certitude - had the power of transforming the world, and implicitly, the human being. Among the multiple utopias explored in the 20th century, countries of Eastern Europe, including Romania, testify for what the communist utopia had effectively created. This article tries to frame outcomes of utopias, ruling mechanisms of totalitarian system in view of Francois Furet and Hannah Arendt, and biases between totalitarianism and strength of ideology as an instrument of cognitive guidance.

Key words: utopia, ideology, totalitarianism, mechanisms of totalitarian system, instrument of cognitive guidance

Bibliographie

- Antoși, S., Tismăneanu, V. (2006). *De la utopie la istorie*. București: Curtea veche.
- Arendt, H. (1972). *Le Système totalitaire*. Editions du Seuil.
- Aron, R. (2002). *Marxisme imaginaire. De la o sfântă treime la alta*. Iași : Polirom.
- Barus, M. J., Enriquez E., Levy, A. (2002). *Vocabulaire de psychosociologie*. Paris: Erès.
- Betea, L. (2005). *Mentalități și remanențe comuniste*. București: Nemira.
- Boia, L. (2005). *Mitologia științifică a comunismului*. București : Humanitas.
- Bouazis, Ch. (1999). *Psychanalyse et lien social*. Paris : Editions l'Harmattan.
- Boudon, R. (1986). *L'Idéologie. L'origine des idées reçues*. Paris : Fayard.
- Cesereanu, R. (2003). *Imaginarul violent al românilor*. București : Humanitas.
- Chasseguet- Smirgel, J. (1999). *La maladie d'idéalité. Essai psychanalytique sur l'idéal du moi*. Paris : Editions l'Harmattan.
- Duparc, F. (2004). *Le mal des idéologies*. Paris : Le fil rouge, Puf.
- Durandin, C. (1995). *Histoire des Roumains*. Paris : Fayard.
- Frunza, S. (2002). Primul concept de ideologie elaborat de Marx - între praxis și religie, JSRI No. 2, http://www.jsri.ro/old/html%20version/index/no_2/sandufrunza-articol2.htm
- Furet, F. (1995) *Le passé d'une illusion, essai sur l'idée communiste au XXe siècle*. Paris : Editions Robert Laffont.
- Gallagher, T. (2004). *Furtul unei națiuni. România de la comunism încoace*. București : Humanitas.
- Lebrun, J.-P. (1997). *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*. Paris : Éditions Eres.
- Mihalache, A. (2005). *Pe urmele lui Marx. Studii despre comunism și consecințele sale*. Iași : Alfa.
- Neculau, A. (1991). *Roumanie: le changement difficile. Etude psychosociologique*, tiré à part de l'interculturel: Groupe et transition *CONNEXIONS*, nr. 58, Editions ERES, Paris.
- Neculau, A. (2004). La Roumanie: de l'incertitude communiste aux constructions institutionnelles. In *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, nr. 62, pp.55-76.
- Neculau, A. (2004). Contexte sociale, idéologie et pratiques sociales. Etude de cas, *Psihologia sociala*, 14/2004, p.146-159 .
- Niel, M. (1967). *Psychanalyse du marxisme*. Collection « L'université permanente », Paris : Le Courier du Livre.
- Rubel, A., Turluc, C. (2006). *Totalitarism. Ideologie și realitate socială în România și RDG*. Iași : Editura Univestității Alexandru Ioan Cuza.
- Sirota, A. (1998a). Des espaces culturels intermédiaires. La scène sociale: crise, mutation, émergence. *Revue Internationale de Psychologie*, Paris, ESKA, vol. V, no 9, pp. 91- 107.
- Tismăneanu V. (2005). *Stalinism pentru eternitate*. Iași : Polirom.
- Walter, G. (1975). *Les origines du communisme*. Paris : Payot.
- Zub, A. (2004). *Istorie și finalitate. În căutarea identității*. Iași: Polirom.